

À la cave comme au ciel > LE SOUPIRAIL

# Une lecture faite à un mort

QUI EST CE VIEIL HOMME ENTOURÉ DE LIVRES, UN FUSIL ROUILLÉ À LA MAIN ?  
LA RÉPONSE EST DANS LA QUESTION. IL EST À LUI-MÊME SON PROPRE LIVRE DANS LEQUEL IL EST COMME EMPAILLÉ.  
IL EST LE LIVRE DONT IL EST DÉJÀ LE MORT...

**Le roman** de Christian Dufourquet raconte en abyme l'histoire du livre et de la lecture. Plus exactement, de ces livres qui s'accumulent comme une tour de Babel, cette colonne instable que le ciel repousse au fur et à mesure qu'elle cherche à l'atteindre et dont la base est chancelante. Son équilibre précaire obéit-il à un acte d'amour ou à la présomption de ses auteurs ? Pour rappel, elle doit son nom et sa ruine

au dieu caché provoquant *la confusion* qui sied aux hommes et interdit la droiture d'un enracinement capable d'atteindre le ciel. Ainsi, une pile de livres est-elle comparable à un arbre presque mort.

Mais à quel appel irrésistible répond l'écriture ? À sa propre lecture en miroir. Plus exactement, à la répétition qui lui est propre, car de page en page, de chapitre en chapitre, d'un personnage à l'autre, les décalages et les altérations récitent un cheminement inlassable et ses effritements. Chacun l'arpenche comme son ombre. Oui, c'est bien à l'Arpenteur de Kafka que nous renvoie ce livre d'un ciel inaccessible, en dépit de l'obstination d'en trouver le passage. Livre des ressemblances à la fois affirmées et inachevées. Autre d'un autre, personne ne sera jamais ce qu'il croit être.

L'Arpenteur, ici, se scinde et se *métamorphose*, prend le visage et le rôle d'acteurs qui se croisent et s'imbriquent comme les pierres de cette colonne sans chapiteau. Est-ce la raison pour laquelle son stylite est paradoxalement cloué à son fauteuil et découvre le vide en lui, tout en appliquant le fusil sur le livre qu'il tient toujours à la main ? La voix qui s'affronte toujours à un refus est elle-même labyrinthique. Mais le fil d'Ariane se perd dans la nuit.

La mort est *omniprésente*, si l'on ose dire ! Elle prend tournure sous la forme d'une lecture faite à un mort.

Car chacun d'entre nous n'est-il pas son livre, cette boîte étrange qui l'enchâsse et contient son histoire ? Rien de morbide dans ce constat, mais au contraire l'apprentissage à vif d'un *mourir* qui rythme l'existence dont il est la condition. Il est cette tension qui nous porte à chercher un chemin vers le ciel en creusant la terre, à se soustraire à soi en quête d'une lucidité dans la nuit. Aucune vérité n'en ressort. Ainsi le livre est-il une *clé sans serrure*. Rien qu'une échappée.

Un ouvrage remarquable, intempestif, aux accents baudelairiens, aux élans rimbaldiens, et proche de la résistance d'un Bernanos dans un monde qui oscille sur son axe. À la fin, quand la symbiose des personnages polymorphes qui ne cessent de s'insinuer les uns dans les autres est à son comble, on ressent comme le désir irrépressible de relire le livre à rebours. Une remontée entre le vivre et le mourir, la voix et le silence, qui serait à la grâce de quelques mots l'extrême indice des tourbillons de notre affolement devant l'absence et ses fictions spectrales.

HUGHES LABRUSSE



Christian Dufourquet

À la cave comme au ciel  
Christian Dufourquet  
Éditions Le Soupirail,  
156 pages, 16 €